

Dossier

# Primatologie

Frédéric Joulian

Propos recueillis  
par Cécile Breton

## Primates en culture

LORSQU'UNE QUESTION LE TARAUDE, FRÉDÉRIC JOULIAN NE RECULE DEVANT RIEN POUR LA RÉSOUDRE, MÊME S'IL FAUT USER DE LA MACHETTE DANS LES FORÊTS DE LA CÔTE D'IVOIRE OU CONVAINCRE DES PRÉHISTORIENS DE FAIRE DE LA PRIMATOLOGIE. ON POURRAIT DIRE, EN PARAPHRASANT BORIS VIAN, QU'IL AIME À SE POSER LES QUESTIONS « AUXQUELLES IL PENSE QUE LES AUTRES NE PENSERONT PAS », CAR LORSQU'ON PARLE DE L'HOMME ET DU SINGE, LE PLUS DIFFICILE EST SURTOUT DE SE POSER LES BONNES !

**Vous êtes à la fois anthropologue, ethnologue, primatologue, préhistorien. Il n'est pas facile de vous "définir".**

Je suis un anthropologue au sens anglo-saxon du terme. L'anthropologie dépasse l'ethnologie et peut intégrer la dimension diachronique contenue dans l'étude des hommes anciens, mais aussi d'autres disciplines, dont l'étude des primates. En fait, je suis un anthropologue un peu particulier qui déplace les concepts et méthodes des sciences de l'homme pour les appliquer à des "non-humains". Et cela parce qu'il m'a semblé, dès le début de mes recherches, que c'était la voie la plus juste et

parcimonieuse pour rendre compte de la continuité comportementale, cognitive et sensible entre "eux" et "nous".

**Votre premier amour, c'est tout de même la préhistoire ?**

Oui, comme discipline attachée à la matérialité et aux questions d'origine, mais je suis parti très vite sur les primates, dès le début des années quatre-vingt : j'étais fasciné par la littérature éthologique, les travaux comme ceux de Jane Goodall ou de Benjamin Beck qui décrivaient des outils complexes chez les primates. Or, c'était en contradiction avec ce qu'on m'enseignait à la Sorbonne et avec la doxa paléoanthropologique d'alors : l'homme, c'était

l'outil, la pensée réfléchie, le langage, et les archéologues avaient du mal à accepter que ces outils en pierre, qui constituent leur principale matière à étude, aient pu être utilisés, voire fabriqués par des animaux.

Ma première idée était donc de travailler sur les techniques des chimpanzés et j'ai déposé un sujet de maîtrise en archéologie qui a été refusé et c'est un anatomopathologiste du musée de l'Homme, Michel Sakka, qui m'inscrivit. J'ai ensuite travaillé en anthropologie funéraire sur les sépultures collectives de la fin du Néolithique, et alterné fouilles de sites paléolithiques et technologie culturelle, avec les anthropologues de l'équipe *Techniques et culture* qui publiaient la revue que je

dirige aujourd'hui. C'est la rencontre avec Glynn Isaac, un grand préhistorien américain des années 1970-1980, qui va me permettre de réaliser la jonction. Il travaillait en Afrique de l'Est et s'était déjà intéressé aux modèles territoriaux des primates pour tenter de mieux comprendre les sites du Plio-Pléistocène d'Afrique de l'Est. Je suis donc finalement parti (après

permis de poser les pieds sur terre et de me méfier des envolées théoriques des scientifiques de cabinet ou de zoo sur les cultures animales ! Ce sont mes étudiants qui mesurent aujourd'hui les forêts ! [rires]. Puisque la méthodologie était identique sur tous les lieux étudiés, il a été possible de constituer des bases de données environnementales et comportementales et de mettre

## « L'homme c'était l'outil, la pensée réfléchie, le langage... »

plusieurs rebondissements) aux États-Unis, à Madison, pour me former à la primatologie en 1986, puis, en 1988, en Côte d'Ivoire pour travailler avec Christophe Boesch sur les chimpanzés de Taï. Le préhistorien Jean Chavaillon avait accepté de diriger ma thèse qui visait à mettre au point une méthode "étho-archéologique" en fouillant en archéologie les sites de passage de noix des chimpanzés et en les comparant ensuite aux sites d'hominidés anciens. C'est à ce moment-là que j'ai fixé les grands axes des recherches que je poursuis depuis vingt-cinq ans maintenant : l'étude des techniques d'un point de vue inter-spécifique, celle des significations et de l'émergence du phénomène culturel et une anthropologie des relations à la nature et aux animaux.

### Concrètement, comment procédez-vous sur le terrain ?

Nous utilisons les méthodes de l'écologie de terrain et de l'archéologie, nous tracions des transects, des lignes droites dans la forêt (parfois avec des dénivelés à plus de 40 %, dans les monts Nimba), et ce sur des dizaines de kilomètres. Nous décrivions systématiquement tout l'environnement et les traces des chimpanzés, les nids et les sites de passage de noix qui nous intéressaient alors. C'était de la science pratique, une période d'apprentissage... qui m'a

en évidence, ou non, les variantes et "choix traditionnels" des chimpanzés. Je dressais une carte des différentes communautés de chimpanzés en Côte d'Ivoire afin de comprendre les limites géographiques des variantes techniques que nous constatons. Certaines populations de chimpanzés n'utilisent quasiment pas d'outils et d'autres jusqu'à trente types différents ! Il y a une grande variabilité au sein de la même espèce... Si l'on applique cela aux hominidés anciens, sur des sites de 2 ou 2,5 Ma occupés par plusieurs espèces (ou genres) d'hominidés, cela complique grandement le travail d'interprétation : difficile de dire qui a fait quoi !

### L'expression "culture animale" est très en vogue dans les médias, pensez-vous qu'elle est juste ?

Je pense qu'il y a beaucoup de discours démagogiques dans ce domaine, non seulement de la part des journalistes, mais de certains chercheurs qui tentent soi-disant de faire reculer plus loin les frontières entre l'homme et l'animal (et obtenir des financements !). Ceci étant, il n'empêche qu'il y a, bien sûr, des comportements appris, transmis et variés dans différentes sociétés animales. Je m'inscris dans une lignée éthologique naturaliste et préfère parler de "traditions" que de "cultures". Mais sont-elles de même nature que chez l'homme ? Souvent, les biologistes travaillent avec des conceptions de la culture héritées du début du xx<sup>e</sup> siècle et abandonnées depuis longtemps par les sciences sociales. Les phénomènes culturels ne se limitent pas à une liste



Cliché C. Breton.

de points : outils, religion, normes, etc. Ce sont aussi des façons de transmettre, de faire, des représentations qui sont imbriquées de façon complexe et que l'on ne va pas forcément retrouver à l'identique dans le monde animal... mais peu importe ! Il ne faut pas hiérarchiser, ce sont deux ordres de complexités différents et la "culture" est un mot-valise extrêmement trompeur. Pour ma part je défends une approche scientifique des questions culturelles que je dés-essentialise, ce qui est très rarement fait et source de malentendus entre les sciences sociales et sciences de la nature. Il n'y a pas plus d'être "de nature" que "de culture"... ou alors nous en restons aux années cinquante et aux *Animaux dénaturés* de Vercors. Pour moi, il importe de justifier toutes les comparaisons et, surtout, de savoir pourquoi on compare. Les discours biologiques, qu'ils soient génétiques

« La “culture” est un mot-valise extrêmement trompeur »

Proie et animal de compagnie à la fois : singe hocheur sur l'épaule d'un chasseur (Village de Kobriso, Ghana 2007, cliché Frédéric Joulian).



ou cognitifs, sont puissants mais souvent réducteurs : ce n'est pas parce que nous partageons 99 % de notre ADN avec les chimpanzés que nous pouvons rapprocher nos comportements ou nos productions matérielles. Les grands singes produisent des objets et ont évidemment des comportements qui sont plus proches de ceux des hominidés que de ceux des éléphants, mais la seule légitimation biologique et généalogique ne suffit pas, loin de là.

La question du “propre de l'homme” n'est donc pas une “bonne question” ?

Oui et non. Avoir cherché la spécificité de l'homme a été important historiquement. Si l'on n'avait pas pensé en terme dualiste, en opposant “nature” et “culture” en préhistoire et en anthropologie depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, peut-être n'aurions-nous pas identifié les outils dans le sol, séparé “l'artefact” du “géofact”. Mais cette bipolarisation des origines n'est plus productive depuis plus de trente ans, tant en philosophie que dans les sciences sociales. Il faut cesser de faire des colonnes en mettant des “plus” et des “moins” en fonction, d'un côté, de ce que nous avons (outil, langage, conscience réfléchie) et, de l'autre, de ce qu'ils n'ont pas. Penser l'animalité, c'est s'intéresser aux animaux pour

eux-mêmes... C'est le seul moyen de comprendre qui étaient réellement Lucy ou un *Homo habilis* d'il y a deux millions d'années.

C'est pour ça que j'ai mêlé dans mes recherches trois corps de disciplines, l'anthropologie (au sens de l'ethnologie), la préhistoire et les sciences du comportement (éthologie et psychologie animale), avec pour objectif d'éliminer le plus possible les *a priori* et de refonder autrement l'étude des origines de l'Homme.

Un exercice qui doit s'avérer difficile dans un monde où les parois entre les disciplines sont parfois très étanches ?

Je suis issu de l'école Leroi-Gourhan, j'ai eu aussi une formation en ethnologie avec le courant de la technologie culturelle. Je suis allé chercher chez les ethno-archéologues nord-américains et la *new archeology* une approche plus théorique et comparative des phénomènes humains. C'est en maîtrisant les méthodologies de la technologie culturelle (“chaînes opératoires”, systèmes techniques, réseaux, etc.) – que j'enseigne aujourd'hui à l'École des hautes études en sciences sociales – et celles de l'éthologie naturaliste que j'ai pu dépasser certains carcans disciplinaires. Mais il a fallu lutter incessamment pour convaincre, même si j'avais l'appui convaincu de chercheurs ouverts

Les anthropomorphes, d'après Christian Emmanuel Hoppius, élève de Linné (1763). Deuxième en partant de la gauche, le singe lucifer (*Simia lucifer*) ou homme à queue (*Homo caudatus*) dont l'existence était encore débattue à la Société d'anthropologie de Paris, au début du XX<sup>e</sup> siècle.







Frédéric Joulian et Éric Gantuah (interprète) avec les villageois dans le centre du Ghana. Mission "Looking for the missing chimp", sur les relations hommes/primates dans le Dahomey-Gap. Les chimpanzés étaient supposés avoir disparu de cette zone depuis la fin des années cinquante... alors qu'ils y ont été observés en 2007 (cliché N. Govoroff).

aux transversalités thématiques comme Pierre Lemonnier, Alain Schnapp, François Poplin, Bill McGrew, Shirley Strum ou Yves Coppens, pour n'en citer que quelques-uns. Mon constat est que l'éthologie est toujours sinistrée au CNRS, et l'espace de travail entre sciences de la nature et sciences de l'homme encore à construire.

### Qu'est-ce qui choquait précisément dans votre démarche ?

Le fait d'associer intimement une véritable ethnologie à une véritable étho-archéologie. Les clivages français entre science de la nature et science de l'homme sont radicaux dans nos institutions et les chercheurs aux interfaces sont souvent broyés. Par ailleurs, bien des primatologues ou psychologues travaillent sur des communautés animales très circonscrites dans des zones protégées ou sur des animaux captifs; ils oublient que les singes sont entourés d'hommes, ont des histoires communes et ont "coévolué". Il m'a fallu développer, en parallèle à mes recherches éthologiques, une anthropologie de l'animal. En travaillant

avec les chasseurs et villageois dans différentes régions et pays d'Afrique de l'Ouest, j'ai pu mettre en évidence leurs connaissances réelles sur les chimpanzés et ce que leurs coutumes ou leurs représentations les empêchaient de voir. La plupart ne savaient ni que les singes chassaient, ni qu'ils fabriquaient des outils, alors que les traces de ces comportements étaient visibles. En Afrique de l'Ouest, les chimpanzés sont souvent considérés comme des cousins des hommes ou des hommes retournés à l'état de nature. Phylogénie et savoirs traditionnels se rejoignent alors!

Sur ces thèmes et terrains, j'ai dirigé pendant plus de dix ans l'équipe EHESS "Hommes et primates en perspectives" qui réunissait psychologue, sociologue, ethnologue, archéologue, paléontologue et historien et dont le principe était de construire une véritable interdisciplinarité autour du rapport aux primates. Il ne fallait pas simplement que les autres disciplines viennent "en renfort" d'une question et d'une discipline "centrales" comme c'est souvent le cas. Le dialogue a été long à installer mais nous avons ensuite

travaillé par exemple sur les relations hommes/primates dans les zoos: leurs comportements, mais aussi la mise en scène des animaux, les discours des visiteurs... ou encore les relations aux primates en Afrique et au Japon.

### Vous devez avoir une vision bien particulière de la notion d'espèce ?

La notion d'espèce est fondée sur la biologie et elle est évidemment cruciale. Mais tout ce que je viens d'évoquer montre que les variations, en termes d'activité, de comportement, d'intelligence, de socialité, etc., transcendent cette notion. Est-ce que les comportements que l'on observe dans les sociétés complexes de cétacés, d'oiseaux ou de primates peuvent être cadrés par la notion d'espèce? Je pense qu'il y a des plans différents qu'il ne faut pas confondre: l'espèce est toujours utile lorsque l'on parle d'adaptation, d'évolution, etc., mais lorsque l'on aborde d'autres dimensions, elle est plus problématique sachant que, par exemple, on observe des espèces différentes de primates qui ont des techniques identiques. Le facteur important, dans ce cas, est celui du milieu. Mais en disant cela, je revisite, d'une certaine façon, ce qu'Imanishi ou Leroi-Gourhan découvraient, chacun à leur façon, au début des années quarante, dans leurs programmes fondateurs pour la primatologie et l'anthropologie. ❁

**Frédéric Joulian** est maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales. Il a été directeur adjoint du laboratoire d'Anthropologie sociale et responsable du programme interdisciplinaire "Évolution, natures et cultures" de l'EHESS jusqu'en 2011.

Depuis 2007, il est rédacteur en chef de *Techniques et Culture*, revue de sciences humaines interdisciplinaire et thématique visant un large public de spécialistes et d'amateurs (voir en troisième de couverture).

frederic.joulian@ehess.fr